

Comptes rendus

NISSIM AMZALLAG, *Yahweh and the Origins of Ancient Israel. Insights from the Archaeological Record*, Cambridge, Cambridge University Press, 2023, 343 p. avec tables et figures, ISBN 9781009314763.

Le livre de Nissim Amzallag offre une présentation élaborée de la thèse de l'auteur, concernant l'émergence du culte de YHWH dans le milieu de l'industrie métallurgique, vers le XII^e siècle avant l'ère chrétienne, surtout à Timna, un site qui se trouve à une trentaine de kilomètres au nord de l'actuelle ville d'Eilat, dans la vallée de Beer-Sheva. Cette thèse, présentée par l'auteur dans des articles depuis 2009, constitue une contribution significative aux études scientifiques qui visent à explorer les réalités tangibles, sociales et politiques dans lesquelles ont émergé les textes bibliques. Nissim Amzallag a été formé en France et en Israël dans les domaines de la biologie, de l'histoire et des études bibliques, et une des grandes qualités de l'ouvrage réside dans sa capacité à tisser avec finesse et précision les données historiques et archéologiques avec les passages de la Bible hébraïque.

Cependant, l'enquête ne porte pas directement sur le texte biblique, mais sur des concepts tels que « l'Israël ancien », « le yahwisme » ou « le monothéisme ». Or ces concepts ne proviennent pas des milieux historiques qui ont produit les textes bibliques, mais de débats autour de la Bible menés en Europe relativement récemment par rapport à l'époque biblique.

Comme l'a indiqué Norman Gottwald dans l'introduction à son *Tribes of Yahweh: A Sociology of the Religion of Liberated Israel, 1250-1050 BCE* (Maryknoll, 1979), titre qui figure

dans la bibliographie utilisée par Amzallag, ou encore Ofri Ilany dans sa thèse de doctorat soutenue à l'université de Tel-Aviv¹, « l'Israël ancien » est un concept forgé au XVIII^e siècle par des philologues, historiens et théologiens, principalement allemands. Il a été élaboré de manière « scientifique » au siècle suivant. Il en va de même pour les concepts dits théologiques de « YHWH » ou du « yahwisme » tels qu'on les comprend dans cette tradition – construits par des intellectuels de la bourgeoisie allemande des XVIII^e et XIX^e siècles, dont ils reflètent les visions et les intérêts.

Ce socle conceptuel n'est pas interrogé dans le livre, ce qui en diminue la rigueur scientifique. Ce point mérite d'être souligné car, malgré les nombreuses qualités de cette étude, l'utilisation de concepts « prêts à l'emploi » qui oriente son herméneutique peut avoir des implications politiques – notamment le renforcement de théories nationalistes qui, à leur tour, peuvent justifier des politiques discriminatoires, voire pire. En effet, comme l'a montré Ofri Ilany dans son ouvrage, les discussions bibliques allemandes du XVIII^e siècle se sont inscrites dans un cadre mêlant étroitement théologie et idéologie nationale.

Hormis cette réserve, sur laquelle nous reviendrons plus bas, le livre constitue une bonne introduction au contexte économique, politique et géopolitique qui constitue l'arrière-fond historique du symbolisme biblique. Dans l'introduction, intitulée « Idols of Knowledge », l'auteur situe son intervention

249
269

ASDIWAL n°19 / 2024

¹ Publiée en hébreu en 2014, et en anglais en 2018, sous le titre *In Search of the Hebrew People. Bible and Nation in the German Enlightenment* (Bloomington, Indiana University Press).

dans le domaine des études bibliques en se référant à Francis Bacon et à son *Novum Organum* de 1620. Il s'inspire notamment de l'appel de Bacon – lui-même inspiré, comme l'indique Amzallag, par les prophètes bibliques – à combattre les idoles de savoir et, en particulier, à se débarrasser des « concepts trompeurs » (*misleading concepts*).

Selon Amzallag, « après des siècles d'exégèse biblique, le dieu d'Israël est devenu une entité abstraite à la nature éthérée abordée au moyen de spéculations philosophiques ». En opposition à cette notion, il souhaite présenter une théorie concernant « la véritable nature de YHWH et la façon dont les Israélites envisageaient celui-ci ».

Le livre se divise en trois parties, dont la première, intitulée « The Movement of Emancipation in the Southern Levant », traite de l'expansion des Amorrites et de l'établissement de leur hégémonie dans le Levant sud au début du deuxième millénaire avant notre ère. Selon l'auteur, les Amorrites n'ont éradiqué ni la culture locale ni les peuples indigènes. « Il semblerait plutôt que de petits groupes d'Amorrites se soient établis dans le Levant sud à l'âge du bronze moyen. Certains d'entre eux ont formé une élite politique et religieuse gouvernant les populations indigènes. Ces dirigeants ont mis en branle un processus d'urbanisation nouvelle qui s'est accompagné de la construction d'importantes fortifications, de temples forteresses et d'autres monuments impressionnants » (p. 31). Les Amorrites ont également joué un rôle géopolitique en tant que rois vassaux de l'Empire égyptien, qui dominait la région à cette époque.

Parmi les nouveautés introduites par les Amorrites figuraient les cultes de Baal et de Dagan, des divinités associées principalement aux activités agricoles et guerrières. Ces cultes sont devenus hégémoniques dans le Levant sud, au détriment des cultes indi-

gènes. Parmi ces derniers, l'auteur met particulièrement en avant le culte du serpent : « dans le Levant sud, on retrouve le serpent dans le contexte du culte au troisième millénaire av. J.-C. (par exemple, à Megiddo, Arad et Tel Dan), en particulier sur de la vaisselle qui servait apparemment aux libations » (p. 41). Ainsi, avant l'arrivée des Amorrites, il semble qu'il existait une relation positive « entre l'humanité, les dieux et les serpents ».

Cette relation positive se manifeste également, selon Amzallag, dans plusieurs textes bibliques, ce qui suggérerait que l'émergence de « l'Israël ancien » recouvre une contestation, en réaction à l'hégémonie imposée par les Amorrites. Cependant, la lecture de ces textes peut parfois sembler forcée — comme c'est le cas de l'analyse de Genèse 3, le célèbre récit du « jardin d'Éden », où la figure nommée « le serpent » joue un rôle central. Dans ce passage, il semble conspirer avec la femme contre l'autorité du dieu. Pourtant, Amzallag juxtapose ce récit à certains versets des Psaumes et de Job pour conclure que le serpent représente en réalité le gardien du « domaine saint » (*the Holy Domain*, p. 78).

Cette démarche exégétique caractérise l'ensemble de l'ouvrage, où des textes issus de différents livres de la Bible sont juxtaposés pour en tirer des conclusions historiques, en faisant abstraction des différences de genre littéraire et de datation, sauf lorsque cela sert l'argument de l'auteur. Un problème méthodologique plus sérieux réside dans ce qui semble être un présupposé de l'auteur : que les textes bibliques correspondent directement à la réalité historique qu'ils décriraient. Cette approche rappelle la mise en garde récemment formulée par Kostas Vlassopoulos : « Au lieu de supposer une correspondance directe entre une réalité sociale et le monde tel qu'il est représenté dans nos sources textuelles, nous devrions reconnaître le rôle

constitutif du langage comme un moyen de concevoir et représenter le monde réel et d'agir dessus »².

Cependant, s'inspirant de Jan Assmann, Nissim Amzallag perçoit les textes bibliques comme des réceptacles plutôt passifs des mémoires culturelles. Or au moins une partie de ces textes sont consacrés précisément à la critique et à la déconstruction des « idoles de savoir », c'est-à-dire des notions théologiques et idéologiques présentes dans l'environnement discursif de leurs auteurs et premiers lecteurs. Cela se manifeste clairement dans le discours prophétique, qui interpelle l'auditoire et l'invite à la réflexion. On peut le repérer également dans le Pentateuque et dans certains Psaumes. Nathan Levy a récemment qualifié Genèse 1-11 d'« écrit subversif » (*Subversive Scripture*)³. Pourtant, Amzallag s'inscrit dans une tradition qui interprète ces textes (non seulement les textes bibliques, mais aussi ceux d'Ugarit, par exemple) comme si leur fonction principale était de transmettre des idées à un public obéissant et silencieux.

Cela ne signifie pas que l'auteur ne reconnaisse pas de dynamique dans l'évolution des symboles. Ainsi, en ce qui concerne le serpent, il s'appuie sur la théorie du *Chaoskampf* d'Herrmann Gunkel, et soutient l'idée qu'avant l'expansion des Amorrites, ce symbole, ayant probablement émergé dans les cultes à mystères des industries métallurgiques, était associé à la sainteté et à la fertilité. Ensuite, sous la domination amorrite, le serpent est devenu le symbole de la destruction et du chaos – un rapport qui s'est de nouveau inversé après l'émancipation. L'idée sous-jacente est qu'à chaque moment donné le serpent a incarné une vision spécifique. Toutefois, il semble plus approprié d'adopter ici la perspective de l'anthropologie lévi-straussienne, qui consi-

dère les symboles mythiques comme des structures dont la puissance réside dans leur capacité à contenir simultanément des éléments opposés.

Rappelons également que, selon toute vraisemblance, le livre de la Genèse a été composé au plus tôt après le milieu du premier millénaire avant notre ère. Si la société ayant produit ce livre a hérité le symbolisme du serpent des générations précédentes, elle a dû l'utiliser autrement que celle qui vivait à l'époque des événements évoqués par Amzallag, sept ou huit siècles plus tôt, dans un contexte social, économique, politique et géopolitique différent.

Dans le troisième chapitre de la première partie, intitulé « The Fraternal Alliance in the Southern Levant », Amzallag présente « l'Israël ancien » comme membre d'une alliance de peuples s'étant rebellés contre l'ordre amorrite-égyptien. Cette alliance comprend notamment les Israélites, les Ammonites, les Moabites, les Édomites et les Philistins.

Si l'émergence d'Israël dans un mouvement d'émancipation à la fin de l'âge du bronze est une idée courante dans la recherche, Amzallag y ajoute sa thèse métallurgique. C'est là que réside sa contribution principale. Dans le chapitre 4 de la première partie, intitulé « The Substratum of the Movement of Emancipation », il discute de l'évolution de l'industrie du cuivre dans l'Arabah, à laquelle il attribue le développement de deux routes commerciales : l'une reliant les sites de production aux ports de Gaza et d'Ashdod, au sud de la côte méditerranéenne de Canaan, et l'autre menant aux ports de Tyr et d'Akko, au nord (p. 135).

Selon Amzallag, cette industrie a contribué à la résilience du Levant sud pendant la période dite des siècles obscurs qui sépare l'âge du

2 KOSTAS VLASSOPOULOS, « Subaltern Community Formation in Antiquity: Some Methodological Reflections », in CYRIL COURRIER et JULIO CESAR MAGALHÃES DE OLIVEIRA éds., *Ancient History from Below. Subaltern Experiences and Actions in Context*, New York, Routledge, 2021, pp. 35-54, cit. p. 44.

3 NATHAN LEVY, *The Dawn of Agriculture and the Earliest States in Genesis 1-11*, New York, Routledge, 2023, pp. 1-21.

bronze de l'âge du fer. La richesse a été répartie dans toute la région grâce à deux facteurs : la distance qui séparait les sites d'extraction des ports, favorisant le développement des réseaux de transport, et le fait que l'Arabah soit peu arborisée, ce qui a probablement nécessité la délocalisation des étapes finales de la production, telles que la purification et le raffinage, dans des ateliers dispersés à travers le réseau. « Par conséquent, l'alliance fraternelle n'est pas simplement un accord de fraternité politique passé entre des peuples voisins partageant un même objectif d'émancipation de l'hégémonie étrangère. Au-delà de cet idéal commun, elle sous-tend la coopération entre des peuples impliqués dans un système de production, de transport, de transformation et de commerce du métal » (p. 141).

252

Dans la deuxième partie du livre, intitulée « The Primeval Identity of YHWH », l'auteur revient sur la thèse qui relie l'émergence de YHWH au peuple des Kenites. Il scrute la Bible à la recherche d'indices établissant un lien entre ce peuple et l'industrie métallurgique, comme par exemple le fait que, selon la Genèse, l'un des descendants de Caïn était le père des forgerons. Amzallag examine également les livres des prophètes et les Psaumes pour repérer les occurrences associant les Kenites et YHWH à la métallurgie, et les compare aux textes et images des divinités extra-bibliques. L'une des hypothèses qu'il défend concerne le dieu égyptien Aton : il suppose que ce dieu n'était pas initialement conçu comme un dieu solaire, et que le disque qui lui est associé dans les images ne représente pas le soleil, mais plutôt de l'or ou du cuivre en fusion (p. 169).

Le parallèle avec Aton et d'autres divinités de l'Orient ancien permet à Amzallag de développer l'idée de YHWH comme un « super-dieu » (*super-god*) pour les peuples du Levant sud, qui l'auraient placé à la tête de leur panthéon. Dans le chapitre 6, il compare YHWH à El, la divinité qui présidait le panthéon des dieux cananéens selon les textes

d'Ugarit. Un texte clé pour établir cette comparaison est le verset 32,8 du Deutéronome (pp. 180-181).

Ce verset a été largement étudié en raison d'une divergence entre la version de la masorah (MT) d'une part, et celle que l'on trouve dans la Septante et à Qumran d'autre part. Dans la MT, on lit « fils d'Israël », tandis que la Septante et le texte de Qumran mentionnent « fils d'Elohim ». Suivant la lecture d'Emmanuel Tov, Amzallag donne à l'« Israël » de la version de la MT un sens national (p. 181). Cependant, comme il l'indique lui-même tout au long de l'ouvrage, « Israël » signifie plutôt une association de tribus unies dans la rébellion contre l'hégémonie amorrite-égyptienne.

Cette lecture révèle une prédisposition herméneutique que l'on peut qualifier de « théologico-nationale ». Elle postule que chaque nation de l'« alliance fraternelle » dont parlerait la Bible (Israël, Moab, Amon, Edom) avait son propre dieu, et qu'Israël a élevé le dieu YHWH qui a émergé en son sein au statut de divinité suprême, parallèle à El, en invitant tout le monde à l'admirer directement, sans l'intermédiaire d'autres divinités (p. 184).

La troisième et dernière partie, intitulée « The Conception of Israel », approfondit la notion de YHWH en tant que « super-dieu ». Bien que la discussion soit toujours limitée par le cadre théologico-national, elle se montre pertinente sur plusieurs plans, par exemple lorsque Amzallag examine les liens entre les phénomènes volcaniques de la péninsule arabique et certains passages bibliques concernant la figure divine (pp. 209-210). Ces analyses révèlent le niveau de connaissance du monde naturel des auteurs des textes bibliques, dont les écrits assurent la transmission.

Une discussion tout à fait curieuse à ce sujet concerne la notion de « société de Dieu » (*society of God*). Selon Amzallag, les références volcaniques à la figure divine contredisent l'idée traditionnelle selon laquelle YHWH était un dieu distant, et « alimentent des points de vue alternatifs particulièrement

intéressants en ce qui concerne la métamorphose d'Israël, un peuple d'agropasteurs, en nouvelle "société de Dieu" ».

L'auteur ne précise pas quel est l'équivalent en hébreu biblique de cette formulation. S'agit-il de *Qehal YHWH*, que l'on trouve par exemple à Nombres 16,3 ou 1 Chroniques 28,8? Ou bien de *Qehal ha-Elohim* de Néhémie 13, 1? Notons que la plupart des occurrences de la première expression (4 sur 6), ainsi que l'unique occurrence de la seconde, sont mentionnées dans des contextes conflictuels, comme la dispute avec Koré, où l'interdiction faite à Israël de se rapprocher des Ammonites et des Moabites (une prescription transgressée par le peuple selon les livres d'Ézra et de Néhémie).

Le passage qui ouvre le chapitre 8, intitulé « The Exodus-Conquest Ideology », illustre clairement le paradigme théologico-national que l'auteur utilise pour reconstruire son histoire d'Israël: « Israël est la seule nation où un culte public de YHWH, incluant la révélation de son nom, a été découvert. Donc la théologie du premier Israël ne peut être décrite comme une sorte de yahwisme inspiré par le désert qui aurait été transposé à la région fertile de Canaan. Une innovation théologique propre caractérise cette nation » (p. 220).

Dans ce chapitre, Nissim Amzallag analyse notamment le Cantique de la mer (Exode 15,1-8) pour montrer que les descriptions de YHWH et de ses actions reflètent une connaissance technique du processus métallurgique, ce qui renforce, selon lui, l'hypothèse que la « première identité » de YHWH est liée à ce milieu. Il suggère également que les commandements relatifs au sacrifice pascal (Exode 12) sont façonnés en référence à ces activités. L'auteur revient aussi sur l'histoire de Genèse 32, qui relate le combat entre Jacob et l'homme d'Elohim, après lequel l'homme donne à Jacob le nom d'Israël. Ce combat a lieu à Penu-El, en Transjordanie, où les archéologues ont identifié un site associé à l'industrie métallurgique. Cela renforce la thèse d'Amzallag, que le mouvement d'émancipation au sein duquel Israël a

émergé a été dirigé par les membres de cette industrie, et qu'à l'origine la religion d'Israël était concentrée autour du culte à mystère du dieu métallurgique – YHWH.

Enfin, le dernier chapitre, intitulé « Integrative Yahwism », explique comment le mouvement d'émancipation de l'ordre amorrite-égyptien a émergé au sein des tribus du nord, notamment Éphraïm. L'auteur y examine comment la théologie de YHWH en tant que « super-dieu » et celle d'Israël comme une « société de Dieu » se sont combinées avec l'idéologie de la conquête. Pour démontrer cette fusion il discute en particulier le Cantique de Déborah (Juges 5).

Dans ce livre, Nissim Amzallag écarte la perspective historico-matérialiste qui permettrait d'approfondir l'analyse des textes sur le fond de conflits matériels, autour de la domination des terres et des êtres humains. Le fait que le récit biblique concerne la libération des esclaves et leur établissement à Canaan, au détriment de la population indigène, nous oblige à envisager cette perspective. En effet, les données archéologiques et bibliques analysées par l'auteur se prêtent également à l'explication suivante: YHWH était le symbole d'un mouvement de rébellion au sein de l'industrie métallurgique. Mais ce mouvement d'émancipation a été ensuite accaparé par des groupes qui ont semé l'injustice et pratiqué la violence en son nom. Cette violence pouvait être génocidaire, comme l'indique le récit du « masque de YHWH » utilisé par la tribu de Dan dans son projet d'expansion. Le chapitre 18 du livre des Juges raconte ainsi comment les membres de cette tribu ont conspiré pour conquérir la ville de Laish/Leshem (qui serait à l'emplacement de l'actuel site de Tel Dan) et massacrer sa population, et comment ils ont reçu pour cela l'aide d'un prêtre de YHWH.

Notons finalement l'absence de la tradition herméneutique rabbinique dans tout l'ouvrage. Pourtant, l'association du culte de YHWH à l'idée de rébellion est présente dans les paroles conservées des rabbins de l'Antiquité tardive. Ainsi, Genèse Rabbah (23,7), un

recueil composé à Tibériade vers le ^v^e siècle de l'ère chrétienne, cite un midrash de Rabbi Simon sur le verset de Genèse 4,26 – « c'est alors qu'on commença à appeler le nom YHWH ». Il l'interprète comme signifiant l'événement d'une rébellion contre ce même « YHWH ». On constate donc que YHWH a pu servir de symbole pour aborder des questions qui nous concernent aujourd'hui – la rébellion, appropriation et le génocide, menés au nom d'un dieu libérateur.

Cela ne contredit pas le fond de la thèse métallurgique de l'auteur, car il semble tout à fait probable que le mouvement de rébellion qui a donné naissance à Israël ait commencé parmi les travailleurs de cette industrie lucrative – non pas nécessairement contre la domination amorrite, mais contre des patrons locaux.

RON NAIWELD
EHESS-CNRS, Centre de recherches
historiques (UMR 8558)

DAVID GRAEBER, *Les Pirates des Lumières, ou la Véritable Histoire de Libertalia*, traduction par PHILIPPE MORTIMER, Montreuil, Libertalia, 2019, 228 p., ISBN 9782377291069.

254

David Graeber (1961-2020) est sans doute l'un des penseurs et militants les plus originaux que les sciences humaines et sociales aient connus ces dernières décennies. Anthropologue anarchiste, à l'origine spécialiste du terrain malgache, il oriente son anthropologie de la valeur vers l'élaboration d'une théorie du pouvoir, du travail et du capitalisme. Après le non-renouvellement de son contrat à Yale¹, Graeber quitte les États-Unis et enseigne à Goldsmith, puis à la London School of Economics, jusqu'à sa disparition subite en 2020. *Les Pirates des Lumières* constitue donc son dernier ouvrage anthume², ainsi qu'une rencontre entre ses intérêts théoriques et ses compétences pratiques. Partant d'observations effectuées sur son terrain entre 1989 et 1991, il fait écho à la réflexion sur la souveraineté qu'il avait menée avec Marshall Sahlins dans *On Kings* (2017), ainsi qu'aux questions d'eurocentrisme et d'agentivité politique posées dans *There Never Was a West* (2007) et son prolongement élaboré avec David Wengrow, *The Dawn of Everything* (2021).

L'œuvre se présente en premier lieu comme une tentative de reconstruction critique de l'histoire de la rencontre entre les pirates et les populations malgaches à partir de la fin du ^{xvii}^e siècle. Cette réécriture s'oppose à l'historiographie sur deux points principaux, répondant chacun à une volonté de décolonisation des savoirs. Tout d'abord, Graeber envisage la royauté betsimisaraka de Ratsimilaho comme un simulacre visant à légitimer et protéger un groupe qui s'organiserait en réalité de façon horizontale. Ce constat implique l'échange d'éléments de stratégie politique avec les populations pirates, qui elles aussi tendaient à faire circuler des mythes despotiques sur leurs capitaines tout en appliquant une forme de démocratie à bord de leurs vaisseaux. Ensuite, l'auteur propose de voir dans ces expérimentations politiques extraoccidentales une sorte de laboratoire politique dont les Lumières seraient la formalisation intellectuelle. Ce faisant, il restitue aux Malgaches une agentivité dont les récits occidentaux (Daniel Defoe, Nicolas

1 Les conditions de ce non-renouvellement sont suffisamment peu communes pour qu'il ait parfois été qualifié d'éviction et semble avoir un lien avec l'engagement politique de Graeber, comme il en témoigne notamment dans l'article « It Wasn't a Tenor Case: A Personal Testimony, with Reflections », in LAURA NADER éd., *Academic Politics of Silencing*, dossier dans <Public Anthropologist. Journal Blog>, 11 octobre 2017. En ligne : <<https://publicanthropologist.cmi.no/2017/10/11/academic-politics-of-silencing/#david-graeber>>.

2 Ou du moins sa traduction française. La version en anglais est parue en 2023, à titre posthume.